

briller à nos yeux et s'amuser à nos dépens !...

N'importe, si vous voulez en croire mon expérience, vous rompez au plus vite avec Nativa... Il y a dans le regard de cette jeune fille quelque chose de profond qui ne sied pas à son âge et me donne une mauvaise opinion d'elle... Vous ne répondez pas !... Allons, je comprends votre silence. Il signifie que l'esprit le plus droit et le cœur le plus ferme, lorsqu'ils sont atteints par l'amour, cessent, le premier de voir clair, et le second de résister... Ne parlons plus de cela.

—Oui, je vous serai en effet obligé de changer de sujet de conversation, dit de Morvan ; revenons à ce qui nous concerne. Comment se fait-il, je vous prie, que depuis dix-sept ans que monsieur le comte de Morvan est mort, vous n'avez jamais songé à m'apprendre cette triste nouvelle ?

—Cher Louis, j'ignore si les idées dans lesquelles vous avez été élevé vous permettront de comprendre ma réponse. Lorsque mon malheureux *matelot* fut assassiné, vous étiez âgé de cinq à six ans à peine.

Quelle impression eût faite à cette époque sur votre esprit l'annonce de cet épouvantable malheur ! Une impression à peu près nulle, qui se serait affaiblie rapidement d'heure en heure pour ne plus laisser de traces le lendemain. Une fois arrivé à l'âge de la force et de la raison, la fin tragique de votre infortuné père avec laquelle vous auriez été familiarisé depuis longtemps, n'eût éveillé en vous ni sentiment de douleur ni idée de vengeance. J'ai donc préféré attendre. A présent, il est un reproche que vous n'osez peut-être pas m'adresser, mais que votre cœur doit formuler tout bas ; vous trouvez sans doute, que j'aie laissé votre jeunesse se passer dans l'abandon, presque dans la misère ! Je ne vous cacherai pas non plus qu'en agissant ainsi j'ai encore obéi à un calcul.

J'ai craint que la richesse, le luxe, l'abus des jouissances ne vous fissent perdre votre virilité morale et physique, ne vous rendissent un être efféminé, incapable de prendre et de suivre une grande et forte résolution.

Je me suis contenté, pour vous mettre au-dessus des atteintes d'une pauvreté, qui, elle aussi, eût pu vous flétrir, de vous donner la stricte nécessaire. C'était d'après mes ordres que l'armateur Cointo vous comptait une pension mensuelle de cinquante livres.

Que votre fierté ne s'indigne pas de ces faibles secours, je ne les considère que comme des avances. Une heure d'audace suffira, si vous voulez bien suivre mes conseils, pour vous acquitter vis-à-vis de moi, au-delà même de ce que vous me devez.

A présent, il me reste à vous demander, au nom de votre père qui avait une si entière confiance en moi, de ne plus jamais m'adresser une question. Je suis habitué à agir par moi seul ; toute intervention étrangère, fût-elle même dévouée, ne pourrait que nuire à mes projets.

—Cependant, baron Legoff, interrompit de Morvan, il faut bien que je sache par quel moyen vous espérez arriver à découvrir l'assassin de mon père.

—Je connais cet assassin, Louis.

—Et il vit encore !... Ah ! vous n'avez pas aimé le comte de Morvan, ainsi que vous le prétendez ! s'écria le jeune homme avec un ton de reproche plein d'amertume.

—Si l'assassin vit encore, Louis, répondit le boucanier, c'est que son châtiment n'eût pas égalé son crime. Ce n'est pas seulement sa mort que je veux... La mort n'est rien... Je tiens à venger votre père... A présent, je vous le répète, plus de questions. Disposez de moi comme bon vous l'entendrez,

J'ai du crédit, de l'argent, de l'audace... tout cela est à vous. Ne désirez-vous rien ?

—Rien, je vous remercie.

—Pas même d'être invité à la fête qui aura lieu lundi prochain à la cour ? demanda le boucanier en souriant. Allons, mon cher Louis, continua Legoff en remarquant l'embarras du jeune homme, voilà qui n'est pas bien, vous manquez de confiance en moi.

Le boucanier n'avait pas encore achevé de prononcer cette phrase, que le carrosse s'arrêtait dans la rue de l'Arbre-Sec, devant l'hôtel du Cheval-Blanc.

—A lundi, n'est-ce pas ? dit Legoff en embrassant de Morvan avec tendresse. Soyez prêt ; je viendrai vous prendre à neuf heures. Est-ce convenu ?

—A lundi, répéta le chevalier en rougissant.

X

Le lendemain de son combat avec le vicomte de Châtillon, de Morvan avait reçu, à son réveil, une lettre de Nativa : la charmante Espagnole le priait — de la rassurer, par un mot et sans perdre de temps, sur l'issue de son duel. Elle ajoutait que le comte de Monterey allait voir le roi et que de cette entrevue dépendait la mise immédiate à exécution ou l'abandon momentané du plan dont elle avait entretenu le chevalier.

De Morvan, ivre de joie en recevant ce billet, qui pouvait à la rigueur passer pour un avertissement, remit à la messagère de Nativa, une des femmes de l'hôtel d'Harcourt, la lettre suivante :

« Mademoiselle, tant que je conserverai l'espoir, quelque minime qu'il soit, de parvenir à me faire aimer de vous, je serai, je le sens, invulnérable. Mon adversaire ne mourra pas de sa blessure. Je cours tout de suite à Versailles. Il me sera, je ne l'ignore pas, impossible de vous parler ; mais au moins, je vous verrai : votre apparition, quelque courte qu'elle soit, me vaudra tout un jour de bonheur !... De grâce, accordez-moi un nouvel entretien »

Telle fut la cause qui fit se rencontrer à Versailles le chevalier de Morvan et le baron Legoff.

Le lundi suivant, c'est-à-dire trois jours après, de Morvan, levé dès quatre heures du matin, s'occupait avec un soin infini, et tout à fait en dehors de ses habitudes, des détails de sa toilette.

A six heures il accusait déjà Legoff de lui manquer de parole et le trouvait en retard.

Alain, ce n'était pas la bonne volonté, mais bien le savoir qui lui faisait défaut, assistait en spectateur aux préparatifs de son maître.

Il ne comprenait pas qu'un homme de bon sens comme le chevalier pût dépenser autant de temps à se parer : cela l'attristait.

En ce moment on frappa à la porte de la chambre, et Legoff entra.

Le boucanier portait un costume d'une richesse sans égale, quoique d'une grande sévérité ; chaque bouton de ses vêtements était un diamant ; la simple torsade de son épée, composée d'un collier tordu de perles admirables, valait au moins vingt mille livres.

—J'étais bien sûr de vous trouver prêt et vous impatientant déjà, mon cher Louis, dit-il à de Morvan après l'avoir embrassé. Pourtant, huit heures sonnent à peine.

—Partons-nous, cher baron ? s'écria le jeune homme, Legoff hochait lentement la tête d'un air de douce pitié, et, passant son bras sous celui du chevalier, il se dirigea vers la porte de sortie.

Au moment où le chevalier arrivait à Versailles, le premier carrosse qu'il rencontra renfermait le comte de Monterey, Nativa et l'abbé Dubois !

XI

A cette vue, le jeune homme ne put retenir un cri d'étonnement et de rage.

Nativa et l'abbé Dubois ! N'y avait-il pas, en effet, dans ce rapproche si extraordinaire, de quoi bouleverser toutes les idées de de Morvan ?

Le misérable complaisant du duc de Chartres poursuivait donc, et avec succès, puisqu'il avait trouvé le moyen de se glisser dans l'intimité du grand d'Espagne, son œuvre ténébreuse de corruption et d'infamie ! Grâce à son adresse et à son impudence, il occupait auprès de Nativa une place que lui, de Morvan, aurait payée au prix de tous les sacrifices et de tous les dangers.

A cette pensée, les yeux du jeune homme s'injectèrent de sang, et il porta instinctivement la main à la garde de son épée.

—Mon cher Louis, lui dit Legoff, ne vous démenez donc pas ainsi, vous allez déranger l'économie de votre toilette, et les femmes, n'oubliez point cela, tiennent bien plus à l'élégance matérielle d'un homme qu'à la loyauté de son cœur. Une plume froissée, une torsade d'épée mal placée, un nœud chiffonné sans art, sont des crimes impardonnables à leurs yeux ; que diable ! par amour-propre national, je veux que vous ne fassiez pas une sottise figure auprès de cette petite Nativa... Cassez-lui un bras, sous prétexte de jalousie, soit ; mais, encore une fois, respectez votre toilette, les femmes ne détestent pas qu'on les tue un peu : elles méprisent souverainement, je vous le répète, les gens mal mis.

Deux heures après cette conversation, Legoff et de Morvan se promenaient, bras dessus bras dessous, dans les magnifiques jardins du palais de Versailles.

De Morvan regarda passer, avec une curiosité douloureuse, ce roi qui avait signé l'arrêt de mort de son père, et l'avait ainsi forcé à fuir la France.

La vue de Louis XIV ne causa au jeune homme ni admiration, ni embarras, ni surprise : il trouvait le roi tel qu'il se l'était imaginé.

—Parbleu, cher chevalier, je suis enchanté de vous revoir, dit en ce moment un courtisan superbement vêtu, qui se jeta au col du Breton et lui donna l'embrassade de rigueur.

—Monsieur de Nocé ! s'écria de Morvan.

—Lui-même pour vous servir, cher monsieur ; vraiment, je ne vous serais pas attendu à vous rencontrer ici. Il paraît que vous n'avez pas jugé à propos de mettre à profit mes conseils !

—Quels conseils, comte ?

—De vous garer de la bête ! Dubois est ici.

—Ah ! ce cher abbé est ici ! répéta de Morvan en pâlisant ; et où cela je vous prie ?

—Votre intention, si je ne me trompe, c'est de lui chanter pouille et de lui tirer les oreilles !

Eh bien ! là, franchement, je conviens que, du moment où vous vous refusez à fuir, c'est là le seul parti qui vous reste à prendre. Qui sait encore ! peut-être votre impétuosité en imposera-t-elle à ce cher abbé et lui donnera-t-elle à réfléchir ? On prétend, — je reprends ma comparaison de l'autre jour, — que les vipères ne mordent jamais les lions... Soyez lion ! Quant à l'abbé, je vous le donne et garantis comme tout ce qu'il y a de plus vipère !

—Avec tout cela, cher comte, s'écria de Morvan, bouillant d'impatience, — car il ne doutait nullement que la jeune femme avec laquelle de Nocé avait aperçu Dubois ne fût Nativa, — avec tout cela, vous ne m'apprenez pas où je pourrai rencontrer Durois.